

Un archéologue mellois découvre un trésor en Grèce

Les journaux athéniens publient de longues informations sur les trésors que l'on vient de découvrir dans les ruines du grand temple d'Apollon à Delphes.

Les archéologues français qui ont réussi à mettre au jour ce magnifique trésor, MM. Pierre de La Coste-Messelière et Pierre Armandy, ont déclaré « qu'une seule des nombreuses pièces découvertes constituerait une raison de fierté pour n'importe quel musée ».

Il semble que l'hypothèse suivant laquelle ces richesses auraient été envoyées par Crécus doivent être écartée. Selon MM. Armandy et de La Coste, ces trésors auraient été offerts par des villes grecques de l'Asie Mineure et remonteraient à environ 600 ans avant Jésus-Christ.

Disons que M. de La Coste, ancien membre de l'École française d'Athènes, est originaire, par sa propre famille et celle de sa femme, des environs de Melle où il possède le château des Ouches.

*

Mais voici quelques détails passionnants que nous empruntons à un de nos confrères parisiens :

« Poursuivant les fouilles entreprises depuis de nombreuses années dans les ruines de la célèbre cité, M. Pierre de La Coste-Messelière, et son collègue, M. Armandy, avaient décidé de faire entreprendre la restauration de cinq colonnes du grand temple d'Apollon. Quel ne fut pas l'étonnement de M. de La Coste, lorsque, après l'enlèvement d'une grosse pierre, il se trouva devant une large cavité où apparaissaient des objets d'or et d'ivoire, jetés pêle-mêle.

Il ne tarda pas à constater qu'il se trouvait devant une richesse archéologique exceptionnelle.

Extrait du Mémorial de l'Ouest Mai 1939

Les objets trouvés près de l'emplacement du temple des Alcméonides et sur la Voie Sacrée ne furent pas dénombrés parce que la cavité en est pleine, mais du premier coup on parvint à constater que, pour la plus grande partie, c'étaient de petites statues en or et ivoire. C'est pour la première fois qu'on a trouvé en telle quantité des objets aussi précieux.

Les archéologues croient, soit qu'on se trouve devant une partie importante du trésor de la Pythie dont l'existence ne fut jamais mise en doute par tous les archéologues, soit devant un trésor sauvé et caché après l'incendie du temple des Alcméonides, consacré à Apollon.

Les savants ont expliqué que leur découverte permettait de comprendre, pour la première fois, comment étaient faites ces statues d'or et d'ivoire, ainsi que le degré de perfection atteint par la sculpture avant Phidias.

Le directeur des fouilles a conté aux journalistes grecs accourus que, la semaine dernière, il avait passé avec M. Armandy et un archéologue grec, des nuits entières dans le temple pour veiller sur le trésor qu'ils venaient de mettre au jour.

Directeur à l'École des Hautes-Études, M. de La Coste s'était embarqué, voici trois semaines, pour la Grèce où allaient être repris, pendant la belle saison, sous sa direction, les fouilles qui viennent d'aboutir à cette splendide découverte. Celle-ci a fait l'objet ces jours-ci d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Importante découverte archéologique

Nous avons mentionné, il y a quelques semaines, la découverte sensationnelle qui venait d'être faite, en continuant les fouilles de Delphes, en Grèce, par notre compatriote, le marquis de La Coste-Messelière, ancien membre libre de l'École française d'Athènes. Peu de jours après, nous avons publié sur cette mystérieuse trouvaille le seul document authentique qui ait été livré à la curiosité du public : une lettre que le marquis de La Coste a écrite à un ami de Melle, M. Montazeau, directeur du *Mellois*. On n'a rien dit de plus, jusqu'ici, sur la découverte de Delphes, mais le *Journal des Débats* vient de consacrer à celle-ci un article de M. Georges Seure qui contient des précisions que nous croyons intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs ; les voici :

La sagesse actuelle est de se borner à un exposé des faits, qui sont les suivants :

La trouvaille, ainsi qu'il arrive presque toujours, a été fortuite. Ce fut, comme le disent avec modestie les découvreurs, « une réussite ». Car ils ne recherchaient pas, à ce moment-là, aucune statue, aucune œuvre d'art ; même ils n'exploraient ni ne nettoyaient les ruines d'aucun monument. Ils travaillaient, pour ainsi dire, en pleine rue, puis qu'ils dépavaient la Voie Sacrée.

Le dallage le plus récent remonte aux Byzantins qui, dans un Delphes déjà ruiné, n'ont pas été bien loin pour chercher les matériaux de leur viabilité. Ils ont récupéré, sur le bord même du chemin, tous les morceaux de marbre suffisamment larges et cependant maniables. Peu importe que leur endroit soit sculpté ou inscrit, pourvu que leur envers offre le poli, la dureté, la surface exigés par le Manuel du Parfait Pavéur.

Presque dans toutes les fouilles, des dalles retournées ont remis au jour des images ou des textes, cachés mais aussi préservés par leur application contre le sol. A Delphes, ce fut l'an passé, en pratiquant l'« anastylose » du temple apollinien (c'est-à-dire en remontant les uns sur les autres les tambours tombés et dispersés d'une même colonne), qu'on fut amené à retirer les pierres du dallage, pour les consolider avant de leur imposer un accroissement de charge. On exhuma, de cette manière quatre-vingts inscriptions nouvelles.

Que ces textes soient importants, nous n'en douterons pas. Mais que leur conservation soit si parfaite, et leur intégrité si complète, qu'on puisse en tirer des

renseignements non seulement nouveaux et inattendus, mais totaux et définitifs, ce serait un miracle : si rare en épigraphie, que la seule attitude scientifique possible est l'attente...

L'opération du retournement des dalles sur la Voie Sacrée semble n'avoir fourni cette année que quelques inscriptions, quatre ou cinq, jusqu'au moment de la découverte des statues. Mais un jour que les travailleurs se trouvaient dans cette partie des lacets successifs qui s'élève en ligne droite à proximité du Portique des Athéniens, encore en dehors du Mur Polygonal, le pavage se trouva reposer sur un lit épais de cendres et de charbon. Ce mélange remplissait une sorte de fosse que le détail de son contenu démontra avoir été une « favissa ». Les Latins appelaient ainsi le dépotoir sacré, annexé à un temple, où l'antiquité avait coutume d'enfouir les objets du culte, les statues et les offrandes devenus inutilisables par vétusté ou par manque de place : car la religion défendait de vendre, de donner, de détruire la propriété du dieu.

On est donc fondé à penser que les effigies enveloppées dans ce linceul de cendres sont des images divines, et qu'elles n'ont pas subi l'outrage sacrilège d'une destruction individuelle et préméditée. Elles ont dû être mutilées par l'incendie du sanctuaire qu'elles ornaient. Accident ou pillage ?

De ce qui a pu être exhumé en cet endroit, nous connaissons actuellement : d'abord des petites statuettes en ivoire, hautes de vingt à trente centimètres, dont il a été fait mention officielle sans autres détails ; ensuite, parmi « des bracelets, des ceintures, des boucles d'oreilles », les trois grandes statues que des reportages mondiaux ont déjà rendues célèbres. Sur cette trouvaille principale, je me bornerai avec rigueur aux renseignements incomplets, provisoires, mais véridiques, qui proviennent des découvreurs eux-mêmes.

On est sûr que les statues étaient de taille humaine, et aussi qu'elles étaient trois, parce qu'on possède trois têtes d'ivoire de dimensions normales, des mains et des pieds de mêmes mesures et de même matière. L'ivoire, qui est de l'os, est menacé toujours par la désagrégation et la pourriture ; et l'enfouissement dans le sol, après les dilatations de la chaleur, n'ont pas été propices à le conserver. Mais l'une des têtes au moins « est presque indemne des atteintes du feu ».

Cette insuffisance de conservation rendra sans doute malaisé de savoir si les trois statues étaient ou non identiques. Les ornements d'or, bien que fort abondants, semblent ne pas devoir aider à résoudre ce problème, s'il est vrai que certains d'entre eux appartiennent à des séries, et n'ont pas d'individualité : une vingtaine de grandes boucles qui figuraient les cheveux ; une quantité de fleurs ciselées ; des agrafes à tête de Gorgone. Par contre, les bijoux divers et les grandes plaques rectangulaires à décoration animale pourraient, par leur variété ou leur petit nombre, différencier les costumes qu'ils paraient, donc les divinités qui en étaient revêtues.

Toutes ces garnitures en métal précieux recouvraient des robes et des manches de bronze, dont il ne reste que des vestiges et une partie des armatures internes. Elles étaient fixées « par de petits clous d'argent dont les têtes sont elles-mêmes détaillées en forme de fleurettes ». N'oublions pas toutefois que toute cette profusion d'or, si on la fondait, donnerait un lingot pas très lourd, dont la valeur marchande serait sans doute étonnamment inférieure à l'estimation imaginative du public. « Mais leur intérêt artistique et historique est immense ».

Les statues étaient assises sur des trônes que l'incendie n'a pas épargnés, car ils étaient vraisemblablement bâtis en bois. Mais ce bois était incrusté de centaines de petits personnages minuscules qui ont été conservés : plaquettes d'ivoire découpées, travaillées avec cette surabondance de détails qui caractérise, au jourd'hui encore, la virtuosité étonnamment minutieuse des artistes orientaux.

Regrouper cette foule d'images de façon à reconstituer, puis à expliquer les scènes représentées, — cette seule occupation absorbera une grande partie de la longue suite de jours que les fouilleurs nous ont avertis qu'ils estimaient nécessaire pour établir et publier une opinion raisonnée sur les chefs-d'œuvre par eux découverts. Pour l'instant, il leur suffit d'attribuer cet ensemble au premier tiers du sixième siècle avant notre ère, et au style archaïque ionien. Il témoigne, pensent-ils, « de l'art de ces Grecs très raffinés d'Asie-Mineure que l'on faisait venir en Grèce propre pour travailler aux œuvres les plus précieuses ».

L'avenir révisera, s'il y a lieu, ou atténuera ces opinions de la première heure.

